

EXAMEN (2016)

Au prix d'une claire absence de modestie, je suivrai ici l'exemple de Pierre Corneille qui, en 1660, avait "examiné" toutes ses œuvres antérieures, en détaillant leurs origines et les motivations principales sur lesquelles il avait construit trames et personnages.

L'histoire de ces pastiches remonte au printemps 1971. Mon ami Jacques Renault, frais agrégé en poste au Lycée du Havre, m'invita alors à participer au rallye touristique automobile qu'un de ses collègues organisait dans la campagne normande. C'était un peu un passe-droit dans la mesure où cet événement "social" s'adressait en principe à la communauté de leurs collègues du lycée. Et bien sûr, l'équipage que j'avais formé avec Jean-Claude Herpin et Geneviève Eymard gagna le rallye et celui de Jacques arriva deuxième.

La tradition voulait qu'il incombât au vainqueur d'organiser le rallye de l'année suivante, et ce furent donc Jacques et moi qui organisâmes celui de 1972. Ces rallyes consistaient en des courses au trésor s'appuyant sur l'histoire de la région, étayées d'activités annexes destinées à occuper et distraire les passagers qui n'étaient impliqués ni dans la conduite, ni dans la navigation (devinettes, rébus, mots croisés, etc...). C'est dans cet esprit qu'il nous vint l'idée de demander aux concurrents de rédiger un pastiche de la célèbre fable de La Fontaine, *"Le Corbeau et le Renard"*:

*"Qu'aurait écrit votre auteur préféré, si la muse l'avait inspiré,
à la place de La Fontaine?"*

Je dois avouer que notre rallye (que Jacques et moi avons baptisé "Rallye des Cloches", car il partait de Corneville-sur-Risle, dans l'Eure, le site de l'opérette de Robert Planquette *"Les Cloches de Corneville"*) fut un échec retentissant. Aucun des collègues de Jacques au lycée n'y participa. Nous eûmes en tout et pourtout quatre voitures; nous en avions prévu une quinzaine!

J'ai retenu dans ce recueil trois contributions de nos équipages – la ballade de Villon rédigée par Jean-Louis Thébault, le court texte parodiant Frédéric Dard (San-Antonio) dû à Michel Bertin (qui avait fait le rallye tout seul sans équipiers), et la délicieuse fresque à la *Lucky Luke* (imitant Morris et Goscinny) imaginée par l'équipage composé de mes amis Antoine, Ariane et Luc. Je crois me souvenir que le quatrième équipage, dirigé par Michel Béra, n'avait pas répondu à l'épreuve du pastiche.

Mais bien sûr, nous nous étions, Jacques et moi, pris au jeu, et le premier pastiche que je composai, avant même la date du rallye et durant sa préparation, fut le sonnet de Baudelaire, tandis que je revois Jacques, installé sur une table pliante dans la cahute d'un rond-point de la forêt domaniale de Montfort où nous avons notre premier contrôle, rédigeant l'épisode de *Sherlock Holmes* dans lequel le Dr. Watson, toujours à la traîne de son illustre ami, reconstitue l'épisode de la fable totalement à l'envers. Par la suite, et pendant près de quarante ans, il m'est arrivé de reprendre la plume.

Pourquoi, et pour qui compose-t-on des pastiches? Avant tout, je le crains bien, pour soi-même... Et qu'y recherche-t-on? Je crois en fait, le plaisir qu'engendre la caricature, la représentation teinte d'ironie des excès d'un style. En ce sens, le pastiche est une forme de théâtre, de

comédie.

Dans le cas présent, nous avons fixé le thème. Un pastiche pouvait alors reprendre l'histoire même de la fable, et c'est le cas de la plupart d'entre eux, ou aborder le thème plus général de la flatterie mensongère, dans un contexte plus large: c'est ce que j'ai tenté, avec un succès mitigé, je dois l'admettre, dans la *Lettre Persane* imitant Montesquieu; on y reviendra. Ou bien même, et c'est le cas de *La Trompette* (Goscinny), dériver sur une issue différente de l'action, avec ce que l'on pourrait appeler des conditions initiales identiques. Une fois la trame définie ou adaptée, il reste à concevoir ce qui en fera un bon pastiche, en imprimant la marque de l'auteur copié. C'est là que s'introduisent la critique, l'humour, la moquerie, le côté comique de l'épreuve: déterminer ce qui fait la personnalité de l'auteur, l'amplifier, l'exarcerber jusqu'à injecter, admettons-le, une pincée de ridicule; mais alors, comme l'a si bien dit Molière dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*,

"C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens",

et s'il est relativement aisé de singer Marcel Proust en composant une seule et longue phrase fleuve, il est beaucoup plus difficile de définir et mimer ce qui fait un bon texte hugolien.

Je me suis bien évidemment inspiré des recueils fabuleux de Paul Reboux et Charles Müller. Leurs *"A la manière de"* sont de réels chefs-d'œuvre que tout connaisseur de la littérature française (et même internationale, voir leur superbe *Rédemption*) se doit de lire et relire. Mais admettons que ces grands maîtres sans rivaux en la matière avaient le libre choix du sujet de chacun de leurs pastiches, ce qui leur a sans doute considérablement simplifié la tâche.

Je n'ai pu résister à prendre la liberté d'introduire un élément qu'il faut bien appeler sexuel dans certains de ces pastiches. Il est totalement absent du texte originel de La Fontaine, mais comment ne pas penser à recadrer cette aventure dans le contexte d'une attraction charnelle! La flatterie, c'est bien sûr l'arme de l'arnaque, du vol, mais ce dernier peut devenir celui d'un partenaire. C'est ce que je sous-entends à la fin du poème de Baudelaire ou dans le récit de Camus; on peut le décortiquer dans la conclusion du texte de Le Carré, et c'est évidemment le thème du court paragraphe de Brantôme.

Enfin, je me suis permis de retoucher légèrement les contributions de Jean-Louis Thébault (Villon) pour en parfaire la versification et de Jacques Renault (Conan Doyle); j'y invoque ici un privilège d'Editeur que j'espère qu'ils me pardonneront. En aucun cas, ces légères éditions du langage ne pourraient les avoir trahis.

Je passerai maintenant très rapidement en revue chacun des morceaux composant ce recueil, en analysant pour chacun l'inspiration et la construction du pastiche.

La Génèse des Fables

L'origine des *Fables* de La Fontaine remonte comme on le sait à Esope, personnage nébuleux du VI^{ème} siècle av. J.-C. dont le nom a servi à regrouper des contes issus du folklore de la Thrace. Repris au I^{er} siècle par Phèdre de Thrace, ces récits inspirèrent non seulement La Fontaine et son contemporain Isaac de Benserade[†], mais dès le XII^{ème} siècle, et apparemment indépendamment, Marie de France et les auteurs collégiaux du *Roman de Renart*.

[†] Notons qu'à l'opposé de La Fontaine, Benserade ne présenta son œuvre que comme une traduction et adaptation (en poèmes ne dépassant que rarement deux groupes de quatre vers) de celles d'Esope et de Phèdre.

- *Marie de France*

Ce texte est le seul qui soit d'origine dans ce recueil; il ne constitue pas un pastiche mais est bel et bien l'œuvre de cette femme du XII^{ème} siècle, à l'histoire relativement obscure, qui demeure l'un de nos premiers auteurs écrivant dans un français qui peut se lire approximativement dans le texte. Je l'ai découvert à ma grande stupeur un jour des années 1980 où je m'attardais dans les rayons de l'excellente bibliothèque de l'Université de Chicago, et c'est pourquoi j'ai choisi de l'inclure dans le présent recueil. A vrai dire, pour être complet, ce dernier se devrait également de rassembler les textes originaux d'Esopé et Phèdre, ainsi que les contributions du *Roman de Renart* et de Benserade.

- *François Villon*

Cette contribution est l'œuvre de Jean-Louis Thébault et son équipage. Elle évoque bien sûr la *Ballade des Pendus*, et sa force réside dans sa très grande fidélité au thème et à l'action de La Fontaine. Je n'ai fait que retoucher légèrement le texte pour tenter de parfaire la versification et homogénéiser quelque peu le niveau médiéval du français utilisé.

- *Brantôme*

Je demeure assez satisfait de ce court paragraphe qui parodie la *Vie des Dames Galantes*. Si ni l'action, ni le dénouement de la fable ne sont conservés, le très court développement constitue une illustration succincte du titre, rentrant à mon sens parfaitement dans les thèmes de l'écrivain, et que la saynète de la fable aurait pu lui suggérer.

Le texte entre crochets est en fait copié exactement d'un extrait des *Dames Galantes* qui s'applique idéalement à notre pastiche.

- *Pierre Corneille*

Je ne suis pas très satisfait du texte de Corneille. L'exercice de pastiche est, pour cet auteur, difficile. Remarquons d'ailleurs que Reboux et Müller ne l'avaient pas parodié; des trois grands dramaturges du XVII^{ème} siècle, il n'ont proposé que Racine (même si l'on y trouve quelques accents cornéliens); leur texte vaut d'ailleurs plus par ses mémorables calembours ("*Et vingt fois dans son sein ce fer a repassé*") que par la puissance de l'action, qui se termine en queue de poisson, sous le prétexte de la perte du manuscrit...

Qu'est-ce que Corneille? D'abord et bien sûr, l'auteur du *Cid*, qu'on nous a ressassé dans les cours de 4^{ème} au lycée, mais avant tout pour moi, celui de *Cinna* et surtout de *Rodogune*, dont Corneille confie dans son *Examen* (1660), que c'était là son "*poème préféré*". Expert indéniable du drame politique (à l'occasion teinté des nécessaires composantes sentimentales, cf. les tourments sans fin de Chimène ("*Il est joli garçon, l'assassin de Papa*") ou les imprécations diaboliques des deux femelles ennemies dans *Rodogune*), il est difficile de l'imaginer commentant le drame animal de la fable de La Fontaine. Oubliant donc la trame immédiate de celle-ci, on se rabat sur son thème, la flatterie, l'arnaque, ce qui m'a rappelé le personnage de Flaminius dans *Nicomède*, magistralement interprété à la Comédie-Française par Michel Etcheverry dans les années 1960, qui distille au vieux roi Prusias le fiel envenimé de ce qu'on pourrait appeler l'impérialisme romain; c'est bien sûr lui que tente de parodier mon Goupillius. Une fois défini ce moule, il est finalement assez facile de rédiger une vingtaine d'alexandrins, certains

empruntés directement à Corneille, mais le produit final, n'est, répétons-le, pas parmi les meilleurs.

- *La Bruyère*

Quel lycéen des années 1960 n'a eu à souffrir d'un devoir de rédaction intitulé "*Faites, à la manière de La Bruyère, le portrait de...* " ?

Le texte proposé ici aurait sans doute reçu une annotation acerbe à l'encre rouge de l'enseignant correcteur: "*Trop court; à développer!*" Ce serait oublier le superbe portrait, en seulement quelques lignes, de *Theocrine* (à la Cour, l'Abbé Dangeau), auteur qui "*sçait des choses assez inutiles*", incapable de lire ou d'écouter un texte autre que le sien.

- *Montesquieu*

La *Lettre Persane* proposée dans ce recueil n'est qu'une très lointaine parente de la fable de La Fontaine. Elle n'en reprend pas l'intrigue, mais simplement le thème moral, à savoir la flatterie, dans ce cas politique et gratuite.

On reconnaîtra sans difficulté en la personne du "*sçavan de la Cour*" mon distant collègue Claude Allègre, qui lorsque je rédigeai ce pastiche au printemps 2011, se targuait auprès des media d'être appelé au ministère de façon imminente. La flatterie dont il jouissait (ou pensait jouir) n'avait d'égaux que l'indifférence et le mépris où le tenait le vrai pouvoir.

- *Voltaire*

J'ai pris infiniment de plaisir à composer ce pastiche de *Candide*. Parodier Voltaire, c'est rentrer quelques instants dans son esprit fin, aiguisé, incisif, acide sans être acerbe, partager l'ironie qu'il devait ressentir lorsqu'il composait *Candide*. Plus que *de* Voltaire, je pense me moquer *avec* Voltaire. Il n'est pas ici question de fromage, mais j'ai retenu le thème de l'arnaque par le chant, en y greffant le spectre grotesque de l'émasculatation, tout en incluant les références évidemment nécessaires à Mademoiselle Cunégonde, à la Vieille et au fameux jardin que les héros se doivent de cultiver.

- *Jean-Jacques Rousseau*

Cette fois-ci, il est bien évident que je me moque *de* Rousseau. On reconnaîtra, bien entendu, l'épisode du chien de Ménilmontant dans la deuxième *Promenade des Rêveries*. J'en parodie une 54ème, ce chiffre lui-même constituant une moquerie, en gardant le thème du fromage, perdu dans le croassement du corbeau, mais abandonne celui de l'arnaque, pour ne garder que l'agression pure et simple de la part du renard. Et je me permets de développer cette once de folie de la persécution sous-jacente à l'épisode du chien. Quant au style, il est en fait assez facile à imiter, depuis les savantes références botaniques en latin jusqu'aux tendances conspirationnelles impliquant Madame d'Ornoy, et par là-même, Voltaire, le tout assaisonné d'un brin de ce qu'on appellerait de nos jours "socialisme". Et voilà!

- *Lermontov*

J'ai relevé le défi d'une contribution en russe, pour laquelle je ne prétends certainement pas à une versification parfaite. Le rythme des vers est présent, mais la rime absente, sauf dans les deux premiers, en fait au prix d'une légère faute d'accentuation. Le lecteur reconnaîtra bien évidemment le poème de la *Voile* (*Парус*). Je n'ai inclus aucun thème moralisateur, mais suis, je crois parvenu, à rimaiter une contribution très proche à la fois du poème original de Lermontov, et de la trame du *Corbeau*. Avec en prime une allusion à Byron, dont personnellement je pense que Lermontov le dépassait de cent coudées.[†]

- *Victor Hugo*

"Hugo, hélas!" disait André Gide...

Epique dans la *Légende*, politique dans les *Châtiments*, chantre inoubliable de la meurtrissure humaine des *Contemplations*, dramaturge inégalé d'*Hernani* et *Ruy Blas*, mais hélas aussi de l'injouable *Cromwell*, artisan majestueux de la fresque éternelle des *Misérables*, Hugo a non seulement touché à tout, mais a tout redéfini à sa norme. Comment pourrait-on prétendre à l'imiter? Il est intéressant d'observer que Reboux et Müller avaient choisi, dans leur remarquable "*Colos le Nain*", de parodier le romancier, auteur de *Notre-Dame de Paris* et des *Misérables*, une tâche évidemment bien plus facile que de s'attaquer au poète. Dans la même veine, mais plus modestement (et aussi avec un brin de paresse), j'ai choisi de parodier la célèbre *Préface* des *Misérables*. Je me suis permis de me moquer du "Père Hugo" en suggérant qu'il fallait œuvrer à la suppression de la gravité, décrite comme un des fléaux inhérents au drame de la fable. Hugo était certainement un de nos grands écrivains, le plus grand même, mais son acuité mathématique était tant soit peu défaillante: on serait tenté de dire qu'il avait inversé les rôles lorsqu'il écrivait en 1864 (inspiré paraît-il par Shakespeare): "*La Science est l'asymptote de la Vérité*"...

- *Prosper Mérimée*

Disons-le sans sans fausse modestie: je me suis énormément amusé à composer la *Dictée* de Mérimée sur le thème de la fable, dont le texte suit assez fidèlement le déroulement de l'action, tout en s'introspectant dans les réduits les plus ardues et surnois de la grammaire française. Si j'ai négligé les fameux "*cuisseaux de veau*" et "*cuisssots de gibier*" de Mérimée, je me suis délecté des variantes "*quels qu'eussent été...*", "*quelque embaumés que lui soient parvenus...*", et "*quelques relents qu'aient humés...*", ainsi que du fameux substantif "*orgue*", masculin au singulier et féminin au pluriel, du participe passé ("*pu*"), parfaitement légitime bien qu'"inusité", du verbe "*paître*", et de la combinaison traîtresse "*ils se sont rencontrés et parlé*". Mon orgueil se plaît à penser qu'à cet exercice, l'Empereur Napoléon [le petit!] aurait sans doute dépassé les cent fautes...

- *Charles Baudelaire*

C'est le premier pastiche que j'ai composé, le soir même où je suis rentré d'une visite de "travail", c'est-à-dire de préparation du rallye, au Havre, à l'hiver 1972. Et c'est, je le crois tout en m'en remettant au jugement du lecteur, le plus réussi. La versification est, me

[†] Avec deux cents ans de recul, on pourra aussi sourire, à ce propos, de la fameuse déclaration de Hugo: "*Je veux être Châteaubriand ou rien*"!

semble-t-il, parfaite: les alexandrins se tiennent, la règle sévère de la rime du sonnet est respectée. La trame suit fidèlement le déroulement de la fable de La Fontaine, le seul écart y étant la suggestion charnelle, à la chute du poème dans le dernier vers.

- *Marcel Proust*

Il y a peu à dire du texte parodiant Marcel Proust. La recette en est simple, trop simple sans doute: une seule phrase n'en finissant pas, une réminiscence de la fameuse madeleine, un protocole tracé pour un dimanche mortellement ennuyeux, tout cela forme un pastiche immédiatement reconnaissable, mais qui n'est certainement pas parmi mes préférés dans ce recueil.

- *Guillaume Apollinaire*

J'ai bien entendu composé un *calligramme*, ce style de poème en forme de dessin introduit par Apollinaire, qui ici reproduit le bec ouvert du corbeau, la chute glissante du fromage, et une combinaison vaguement cruciverbiste des trois agents composant la trame de la fable. Et bien sûr, je n'ai pu résister à nommer le recueil dont ce texte est censé être extrait "*Aldéhydes*", en parodie du fameux "*Alcools*" de l'auteur.

- *Conan Doyle*

Je reprends le texte de Jacques Renault, bâti sur l'idée géniale à mon sens, du malheureux Dr. Watson, laissé seul à ses déductions et reconstruisant totalement à l'envers le drame de la fable. Je n'ai fait que retoucher très légèrement le texte, pour y caser quelques anglicismes: "*moi-même et mon illustre ami*" [dans cet ordre...] et "*investigations*" [on dirait plutôt "*enquêtes*"].

- *Albert Camus*

Il va de soi que c'est un de mes pastiches préférés. Bâti bien évidemment sur le thème de l'*Etranger*, il parvient à reprendre assez fidèlement la trame de la fable, c'est-à-dire le développement d'une arnaque sur la base d'une flatterie évoluant d'un contexte de parure à celui du chant. J'ajoute au sombre personnage de Raymond la dimension malheureuse d'une séduction de Marie, ouvrant toute grande à Meursault la "*porte du malheur*", comme les trois coups de revolver dans l'*Etranger*.

Le style de Camus, au moins dans l'*Etranger*, est assez simple. Il se parodie facilement en incarnant le détachement fataliste de Meursault ("*ça m'est égal*") et le temps qu'il passe à simplement fumer sur son balcon. Tout cela m'est venu naturellement en me remémorant la phénoménale interprétation de Marcello Mastroianni, qui soit dit en passant, demeure introuvable sur l'internet ou en boutique.

- *Morris & Goscinny*

Je reproduis textuellement, par une *n*-ième itération de photocopie évidemment d'assez mauvaise qualité, la charmante parodie de *Lucky Luke* proposée par l'équipage d'Antoine Auquier. Le coup de crayon est bien sûr dû à Luc Baudin, et on reconnaîtra l'écriture d'Ariane Dunant dans les bulles du texte. Je n'en dis pas plus; ce pastiche est un petit

bijou.

- *René Goscinny*

Je n'ai pu résister à proposer un texte imitant la célèbre série du *Petit Nicolas*. Je demeure un peu déçu de la difficulté que j'ai trouvée à bâtir une trame reprenant celle de la fable. Le thème de l'arnaque n'y est pas traité, mais simplement celui de la flatterie d'un faux musicien (en l'occurrence d'une classe entière). Et finalement, j'ai fait prendre ici sa revanche au volatile (le pigeon), qui est celui qui chaparde et consomme la proie (le goûter d'Alceste).

- *Frédéric Dard*

Le texte est, *verbatim*, de Michel Bertin. On retiendra ses jeux de mots et calembours, le thème général de la tromperie, et évidemment le style cru de l'auteur.

- *John Le Carré*

Pour ce dernier pastiche, j'ai choisi une composition en langue anglaise, basée sur *Tinker, Tailor, Soldier, Spy* et *Smiley's People*, si superbement interprétés par Sir Alec Guinness dans les années 1980. La trame suit d'assez près les éléments de la fable de La Fontaine, y compris le fromage, qui recèle des puces informatiques, et le thème de la flatterie musicale (j'ai fait du héros un violoncelliste renommé). On retrouve l'ambiance intense mais brouillonne, sinon inquiétante, des prodigieuses contributions de Le Carré, y compris, de l'introduction à la scène du briquet, reproduite directement, le thème de l'infidélité d'Ann, ainsi que la "connection hongroise" rappelant le caractère de Toby Esterhase.

Quant au style, il est, pour le moins, ardu. Le fleuve de la prose de Le Carré s'écoule rapidement, ponctué de trop nombreux conditionnels, amenant toujours plus de confusion et d'incertitudes, illustrant cette grande interrogation permanente qui est l'apanage des milieux de l'espionnage.

Je demeure assez satisfait de ce pastiche qui, je pense, clôt dignement le recueil.

Les absents

Il est légitime de s'interroger sur les auteurs dont on pourra s'étonner de l'absence dans ce recueil, et cela surtout dans la mesure où ces contributions s'étalent sur près de quarante ans. C'est pourquoi je voudrais consacrer quelques lignes aux idées que j'avais parfois poursuivies, mais en définitive abandonnées.

- En première ligne, *Molière*.

On peut vraisemblablement mesurer le génie littéraire d'un auteur à la difficulté qu'il y a à le copier, et force est de constater que Reboux et Müller ne l'ont pas inclus dans leurs recueils. Dans le cas présent, il est bien évident que le thème de la fable (le ridicule de la flatterie) aurait dû séduire Molière, et il serait donc tentant de lui consacrer ici un pastiche. J'y avais donc réfléchi, et comme de mise pour la plupart de ces contributions, relu ses

œuvres.

C'est ainsi que j'ai découvert que le travail était déjà fait, par... Molière lui-même, la plupart des éléments d'un pastiche superbe se révélant à l'analyse du *Bourgeois Gentilhomme*. La rencontre de l'intrigant Dorante avec Monsieur Jourdain, dont il fait sa vache à lait (je ne fais ici que citer Madame Jourdain) est un parfait recadrage des deux animaux de la fable. Les fleurs en en-bas de l'habit de Monsieur Jourdain pourraient être une transcription géniale du plumage sans inspiration du corbeau; la flatterie sans mesure de Dorante s'exprime dans le contexte du repas des actes III et IV, qui, si Monsieur Jourdain n'y chante pas lui-même, est cependant accompagné de musique; et bien sûr, Dorante extorque deux cents pistoles à Monsieur Jourdain, qui réincarnent le fromage adroitement dérobé au corbeau de la fable; finalement, le bon sens de Madame Jourdain résonne (ou même raisonne) de la morale de La Fontaine, bien qu'il manque au texte de Molière une réplique décisive sur ce point.

- *Simenon*

Au fil des ans, j'ai évidemment pensé à augmenter ce recueil d'un épisode qui aurait pu être un extrait de *Maigret et le Corbeau*, mais je n'y suis jamais parvenu. Ce n'est pas une question de style. Celui de Simenon est très simple, et le caricaturer n'aurait demandé que quelques allusions au Dr. Pardon, à Mme Maigret, au jeune Lapointe, un commentaire acerbe du juge Comélieu et une mention de ces chers autobus à plate-forme qui étaient devenus bien rares dans les derniers *Maigret*.

Fin connaisseur de la personnalité humaine, chantre inégalé de sa dérive et de ses bas-fonds, il est bien évident que Simenon aurait pu être attiré par le thème de la flatterie et de l'arnaque. Mais voilà, je n'ai pu réussir à bâtir une intrigue qui rappelât, n'eût été que de loin, la trame de la fable de La Fontaine.

- *Les autres*

Je ne m'étendrai pas sur les nombreux auteurs dont j'ai relu des extraits, notamment dans les manuels de Lagarde et Michard que je conserve fidèlement cinquante ans après qu'ils m'aient ouvert au monde extraordinaire de notre patrimoine littéraire, sans arriver jusqu'à bâtir l'ébauche d'un pastiche viable. Oserai-je leur demander de me pardonner ce qui pourrait être interprété comme du mépris?

Il est donc temps de terminer cet *Examen*, en espérant qu'il aura éclairé le lecteur sur cette aventure insolite que Jacques Renault et moi-même conçûmes en 1972, et dont je n'aurais jamais pensé qu'elle se prolongerait sur quarante ans.

Bonne lecture donc! et pourquoi pas

au travail !

ce recueil ne demandant qu'à être complété.